

RETOUR DE FLAMME

Télérama'

Un couple de quinquas pourtant heureux décide de se séparer... La réflexion sur l'appel de la liberté fait mouche, portée par un duo d'acteurs épatants.

Marcos est un universitaire à l'humour teinté de cynisme. Sa belle épouse, Ana, le trouve toujours aussi drôle, et lui la désire (presque) comme au premier jour. Ils ont 50 ans ; ils sont mariés et heureux depuis vingt-cinq ans dans ce grand appartement où se sont accumulés leurs souvenirs. Pourtant, quand leur unique fils quitte le foyer, le couple commence à s'interroger. S'aiment-ils encore vraiment ? À force de chercher la petite bête, ils décident de se séparer... Inutile de prolonger le suspense puisque le titre français est programmatique : Marcos et Ana se retrouveront. Mais ce n'est pas ce qui compte dans cette comédie de rééducation sentimentale sur « l'amour le moins probable », comme le dit, bien mieux, le titre original. Car le réalisateur fait le choix, malin, de marier un sujet à la mode (l'amour après 50 ans) et une réflexion, plus amère, sur les sirènes de la liberté, l'obsession moderne de vibrer encore et toujours. Pendant que madame, finalement, s'ennuie au lit avec d'autres hommes, monsieur succombe au schéma du démon de midi. La chair n'est pas forcément triste, mais, aussi nouvelle soit-elle, elle reste étrangère. La mise en scène demeure très classique mais l'intelligence des situations et des dialogues est constante. Une partition rêvée pour deux interprètes épatants : la lumineuse Mercedes Morán, vue dans *Neruda* de Pablo Larraín, et, surtout, Ricardo Darín. Œil qui frise, sourire charmeur, justesse absolue entre désir d'explorer et regret d'hier, la star argentine est irrésistible.

l'Humanité

Un premier long métrage en forme de comédie romantique met en scène un remarquable couple d'acteurs, Ricardo Darin et Mercedes Moran.

Mais que leur arrive-t-il ? Marcos et Ana (Ricardo Darin et Mercedes Moran) forment un couple uni. La cinquantaine plus ou moins accomplie, les voilà qui accompagnent leur fils, Luciano, à l'aéroport. Le jeune homme s'envole pour l'Espagne afin d'y entreprendre des études universitaires. Apogée d'un dévouement de vingt années, teinté d'affection et d'abnégation, contourné des détours d'une parentalité heureuse. Ana est consultante. Marcos enseigne la littérature latino-américaine. Le prologue du film s'inscrit dans les premières lignes de *Moby Dick*, chef-d'œuvre de Herman Melville dont Marcos récite un extrait sur fond de bibliothèque. L'irrésistible attrait de l'être humain pour la navigation, la découverte de « l'étendue liquide » du monde constituent comme un débarcadère au propos qui va suivre. Une fois leur enfant parti, il se pourrait que Marcos et Ana, chacun à sa manière, se retrouvent confrontés au fameux syndrome du nid vide, qui voit se gripper le moteur du sens de l'existence. Délesté de cette hypothèse, le doute demeure. L'âge et l'apparition de ses petits et grands maux, la liste des amis qui commence à se clairsemer accroissent un mal-être sans nom. Toute l'installation des relations du couple nous montre des partenaires complices et bienveillants. Ni la confiance ni le désir ne les ont désertés. Le sens de l'ironie préserve du marasme. La familiarité de corps et d'esprit qu'ils partagent dans un appartement à l'image de leur vie semble un sûr mouillage. Chacun d'eux, pourtant, se voit pris de vertige face au temps qui reste, aux risques mortifères de la prévisibilité. Aucun traité ne délivrant les recettes existentielles, les couples de proches n'offrant pas d'exemples enviables, seule vaut l'expérimentation. S'aimant, ils se séparent.

Le parcours des quelque dix années durant lesquelles ils feront esquif à part sera semé d'écueils sans grande originalité. Coups de blues et coups d'un soir, rencontres mal arrangées, nouveaux duos en forme de répétitions conjugales, l'ensemble nous embarque d'abord par les remarquables qualités de deux grands acteurs. On peut quitter la métaphore marine, qui ne tendrait plus qu'à banaliser, à ternir le si riche nuancier de leur expressivité. Nombre de situations apparaissent somme toute convenues, sur la ligne de composition du genre en milieu convenable. Elles échappent de justesse à l'archétype par la singularité qu'insufflent à chaque protagoniste toutes celles et tous ceux qui les incarnent. La vieille mère d'Ana, amoureuse passionnée de 82 ans qui danse contre le nouvel élu de son cœur. Le père, plus tout jeune, de Marcos qui, au cours d'une belle séquence dans sa cuisine solitaire, démontre comment il a chassé la mort à coups de balai, et même le meilleur ami, qui faute de savoir vivre tente la double mise entre épouse et maîtresse, tous bénéficient d'une égale absence de jugement ou de creusées psychologiques. Jeanne Moreau chante le Tourbillon de la vie. L'amour c'est gai, l'amour c'est triste.